Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 18

Artikel: Le feuilleton : Berthe Bernard : nouvelle vaudoise inédite : (suite)
Autor: Héritier, G.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-216389

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 20.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA CHANSON DU PRINTEMPS

MONSIEUR Printemps m'est venu voir ce matin, tin, tin, tin, tin ! et il allait jouer on ne sait où, laïtou ! et Monsieur Printemps était là, tralala !

Je sommeillais dans mon lit, rêvant de je ne sais quoi, quand Monsieur Printemps m'est venu voir. De ses petits doigts malins, il frappait sur ma vitre : je crois, Dieu me pardonne ! qu'il battait, et en mesure, une valse de Strauss. Toujours est-il que j'ai sauté hors du lit, que j'ai ouvert la fenêtre toute grande, et que je lui ai dit : « Gentil seigneur, place est rendue. »

Monsieur Printemps m'est venu voir ce matin, tin, tin, tin ! et il allait on ne sait où, laïtou ! et Monsieur Printemps était là, tralala !

Vite, très vite, car je suis frileux comme le chat de la vieille Mamou, vite, très vite, je me suis entortillé dans mes draps, parce que l'air était frais, malgré cet éblouissement de soleil. Et Monsieur Printemps s'est mis à babiller, vite, très vite, parce qu'il avait beaucoup de courses à faire, et qu'il allait on ne sait où, laïtou ! et qu'il voulait voir ma mie, et qu'il voulait lui parler de moi, et qu'il voulait lui glisser mon nom dans le creux de l'oreille, rien que pour voir ma pauvre petite mie devenir toute rouge.

Monsieur Printemps, qui ne se gêne jamais, m'a parlé d'elle. Il m'a dit, de sa voix narquoise : « T'en souviens-tu, mon gamin ? Te souviens-tu des roses de la défunte année ? Et le vieux banc plein de lierre et de mousse, et les arbres du préau, et la source où vous vous regardiez rire, et les fraises que vous alliez quérir, et les baisers qui ne vous pouvaient guérir, et le départ dont vous avez cru mourir ? »

Il me disait cela vite, très vite, parce qu'il allait chez ma mie, et qu'il voulait lui glisser mon nom dans le creux de l'oreille, rien que pour voir ma pauvre petite mie devenir toute rouge.

« Oui, oui, mon seigneur, — disait-il, — elle deviendra toute rouge, rouge comme les fraises que vous alliez cueillir, rouge comme ses lèvres, rouges comme des gouttelettes de sang. Elle deviendra toute *rouge, ta* mie, et elle baissera la tête, et elle se cachera dans ses cheveux, et je ne verrai plus son mignon petit nez de rieuse. M'entends-tu, seigneur ? elle viendra toute rouge, ta mie ! »

Monsieur Printemps m'a dit cela, d'un ton gouailleur, comme un jaloux ou comme un sceptique. Entre nous soit dit, je crois qu'il est un peu jaloux. Il n'a pas tort, et bien d'autres que lui me jalousent, lorsque ma petite mie devient toute rouge en me voyant.

Monsieur Printemps m'est venu voir ce matin, tin, tin, tin ! et il allait on ne sait où, laïtou ! et Monsieur Printemps était là, tralala !

Et j'ai dit à Monsieur Printemps : « Merci de vos services, gentil seigneur; je vous embrasserai pour la peine. Mais, sans vous fâcher, j'aime encore mieux, embrasser ma mie ! J'irai avec vous, Monsieur Printemps. Nous chanterons tous deux, comme deux écoliers en joie; nous frapperons à sa porte, elle nous viendra ouvrir, — et elle sera rouge, rouge, toute *rouge.* »

Ch. Fuster.

BERTHE BERNARD

Nouvelle vaudoise inédite.
(Suite.)

V

— Ta ra ta ta ! Avec toute ma malice et toute ma finesse, j'aurais fini comme Lavanchy, ne fût-ce que par besoin de paix.

Le vieux médecin se tut un instant, absorbé dans quelque réflexion, puis, doucement, il conclut :

— Ne pense pas, ma chère petite, que c'est parce qu'on connait les dangers d'une chose ou qu'on prévoit les suites d'une sottise, quon ne la fait pas. Crois-tu qu'avec toutes les bonnes raisons pour soi, on ne se sente pas battu avec certains êtres ? Notre finesse ne sert souvent qu'a mieux nous éclairer sur la défaite certaine. On cède à son humeur, à son tempérament, à quelque déterminisme puissant, à quelque fatalité héréditaire...Que sais-je ? On ne se refait pas, ma pauvre Berthe. On ne refait pas la nature. C'est elle qui commande en nous, qui nous oblige à des folies fréquentes et à de très rares sagesses. On ne peut lui désobéir... Non, non, on ne le peut pas, on ne le peut pas.

Avant d'intenter un procès à l'entrepreneur, une visite sur les lieux était indispensable pour constater en quoi le travail justifiait ce qu'en français administratif on nomme un « dépassement de devis ». Georges proposa à Mme Bernard de l'accompagner, et elle n'y vit aucun inconvénient. Ils partirent ensemble. Berthe trouvait cela très naturel. L'idée que quelqu'un pût s'offusquer de la voir marcher aux côtés du substitut ne lui vint pas. Et, pourtant, les voisins, les boutiquiers devant le magasin desquels le couple passa s'étonnèrent. Des connaissances, une amie presque intime, rencontrées dans la rue, saluèrent avec un air surpris; et la jeune femme s'étant presque inconsciemment retournée, les vit stationnant sur le trottoir et la regardant. Son mouvement troubla ces gens, qui, soudain, firent demi-tour et poursuivirent leur promenade. Alors, elle comprit, et les conseils de tante Lavanchy lui revenant à la mémoire, « Pourquoi donner prise à la médisance gratuite ? », elle eut hâte d'arriver au cimetière.

Le monument achevé s'élevait en forme de chapelle gothique avec des motifs de sculptures courant en nervures délicates sur les murs et sur les arêtes des clochetons. Une grille l'entourait où des roses-thé avaient fleuri, superbes, inclinant leurs corolles sur la plaque de marbre du caveau. Une inscription couvrait la moitié supérieure de la plaque, laissant l'autre moitié pour y graver le nom de Berthe, le jour où, à son tour, elle irait occuper la place qu'elle s'était réservée. Pauvre Jules ! il était là, tout seul, l'attendant... Quand pourrait-elle le rejoindre ?

Longtemps, elle demeura debout, le front appuyé aux barreaux de fer et pleurant. Les sanglots qui la secouaient toute couraient en frissons sur ce corps souple dont les vêtements de demi-deuil dessinaient la forme. Dans sa posture abandonnée et l'inclinaison de sa tête, seule une ligne de chair apparaissait : la blancheur du cou plus douce et plus mystérieuse sous l'ombre ambrée des cheveux blonds. Georges regardait cette belle créature, et il sentait une mélancolie l'envahir à voir une femme si jeune, à qui la vie devait encore beaucoup, écrasée sous un si lourd chagrin.

Tout à coup elle se redressa, essuyant ses larmes.

— Non, non... pas de procès, dit-elle. Je ne veux pas avoir l'air de marchander avec ma douleur. Je ne veux pas qu'on croie que je lésine avec ce qui est dû à Jules... Non !

Le sang-froid du juriste ne se laissa pas troubler par cette considération sentimentale.

— Remarquez, dit-il, que notre homme a compté sur ces scrupules et qu'il en abuse.

— N'importe ! nous arrangerons l'affaire... L'ouvrage est tout à fait bien, du reste, ajouta-t-elle en regardant le mausolée d'un air sérieux et satisfait qui en appréciait le mérite. Non. Je ne veux pas plaider. Allons-nous en.

Ils partirent et, d'un commun accord, se rappelant sans doute les regards curieux qui les avaient dévisagés, au lieu de redescendre sur Clarens, ils prirent à droite, le chemin délicieux qui va du Châtelard aux Planches.

Le beau soleil, la gaîté et la douceur des verdures printanières, le pépiement des oiseaux dérangés par leur passage et qui s'envolaient deux à deux, tout disait la joie de vivre, tout était, aussi, un enchantement pour Berthe. A mesure qu'elle s'éloignait du cimetière, il lui semblait marcher vers une existence nouvelle où les teintes sombres de sa pensée se dissipaient, où tout était clair et riant. Elle et Georges marchèrent ainsi, quelque temps, sans parler, comme engourdis par une sensation de bien-être indéfinissable. Puis, Berthe, lasse un peu après la rude émotion éprouvée près du tombeau, s'arrêta et demeura accoudée au mur, regardant, à ses pieds, les villas, les hôtels, toute la richesse immobilière du Montreux moderne, semée au flanc de la colline et descendant en amphithéâtre jusqu'au bord souriant du Léman bleu.

Dans la lumière éblouissante, les contours s'atténuent, les nuances s'apaisent, se fondent; la côte de Savoie apparaît, là-bas, comme un paysage de rêve, très harmonieux, très flou. Le lac, toujours renouvelé, joue avec le soleil; on dirait d'un miroir aux dix mille facettes. Evian scintille, parfois, comme une poignée de cristaux jetés sur un velours vert, et dont quelques-uns sont éparpillés au hasard, tout autour. Les lanternes des toits, les toits eux-mêmes, étincellent, incrustant de gemmes cet amas de choses claires. L'oriflamme d'un nuage pourpre se meut à peine dans le ciel magnifique. Plus loin, un troupeau léger de flocons blancs semble un vol suspendu de fantastiques colombès. Les Alpes savoisiennes, violet rosé très pâle, s'abolissent dans la trop grande clarté. Partout c'est une orgie de lumière où les roses, les bleus, les verts, les blancs s'harmonisent et se confondent... Et puis, les mille bruits de la vie semblent s'anéantir l'un l'autre. C'est un silence accablé et chaud qu'amène le petit harmonium des mouches, des bourdons et des guêpes...

(A suivre.) G. HÉRITIER.

ASSOCIATION DES VAUDOISES

Mme Julia Schnetzler, vice-présidente du Comité central, par lettre datée du 22 avril, a annoncé son irrévocable décision de renoncer à ses fonctions de vice-présidente.

C'est avec un profond regret que nous enregistrons cette démission. Mme Schnetzler est une Vaudoise de la première heure; elle assistait, avec Mmes Widmer-Curtat, Chavannes-Hay, Monneron-Tissot, à la réunion de la Crèmerie de l'Ancienne Poste, à Lausanne, le 1er août 1916, où furent jetées les bases de l'Association. Elle a toujours fidèlemnt participé à nos réunions et avait été nommée, le 8 mai 1918, vice-présidente du Comité central. Ses avis pleins de bon sens, sa prudence, ses conseils dictés par sa connaissance des gens et des choses, nous ont toujours été infiniment précieux. Nous savons que Mme Schnetzler veut bien nous conserver son aide et ses conseils, et nous l'en remercions.

Il s'agit de la remplacer comme vice-présidente. Que nos sections veuillent bien y songer et nous faire par écrit des propositions.

* * *

Le 14 avril, à l'occasion de la vente des Papillons, s'est fondée, sous la présidence de Mlle M. Combe, la section du Pays-d'Enhaut, qui groupe cinq Vaudoises et cinq fillettes, futures Vaudoises. Nous saluons avec joie la benjamine de l'Association et lui souhaitons une cordiale bienvenue.

LES SPECTACLES

GRAND THEATRE. — Demain soir dimanche, à 20 h. 15, deuxième et dernière représentation de *Manon.*

ROYAL BIOGRAPH. — Dès ce soir, *Près des Cîmes,* drame artistique français « tourné » en Suisse. Puis deux nouveaux épisodes des *Gamines de Paris,* ciné-roman.

LA FOULE AU KURSAAL

Le succès des représentations du *Mariage de l'Assesseur,* au Kursaal, ne tarit pas, il augmente chaque jour. Que voulez-vous, le monde aime à rire et par le temps qui court les occasions sont rares. Aussi la foule accourt-elle à Bel-Air. Demain dimanche et le jour de l'Ascension, matinée et soirée. On y viendra de tout le canton.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
PHOTO-PALACE - LAUSANNE
1, Rue Pichard Rue Pichard,

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE
SE BOIT GLACE G.162 L.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.